

encore premièrement il n'est pas reconnu comme expert dans son domaine professionnel et il est soumis à des directives, deuxièmement il n'a pas le droit de gérer ses propres affaires. En regard de ces servitudes la « liberté pédagogique », liberté dans les méthodes et les processus, semble bien limitée. Ce n'est d'ailleurs pas le contrôle de l'État qui apparaît le plus pesant mais celui qui provient de l'extérieur.

L'auteur avance ensuite quelques propositions pour favoriser un rapprochement avec les « professions » : une organisation scolaire moins traditionnelle, moins au service de l'administration centralisée de l'État, moins bureaucratique, moins contrôlée, des enseignants connaissant mieux la législation et sachant mieux « faire avec elle ». Puis il examine plusieurs modèles de formation des enseignants en vogue actuellement qui lui paraissent réducteurs par rapport à l'ampleur de leur champ d'activité. Il souhaite la reprise de l'expérience de formation intégrant théorie et pratique dès la formation universitaire. Cette formation qui a été mise en place il y a quelques années par l'université d'Oldenburg a inspiré la formation des médecins et des juristes. Il insiste enfin sur le rôle essentiel d'une formation continue obligatoire et adaptée aux exigences de la pratique.

Les risques d'une déprofessionnalisation ne lui paraissent pas minimes en raison des demandes de spécialisation croissante et surtout, en raison du chômage des candidats à un poste d'enseignement qui se voient sans débouchés. Au lieu de demander une formation approfondie en science de l'éducation, certains d'entre eux trouvent plus prudent de réclamer une formation polyvalente qui leur permettrait de se reconverter dans une autre activité. Ce problème, propre à la RFA de 1988, est présent à travers tout l'ouvrage.

Malgré tous les écarts relevés entre l'activité enseignante actuelle et le statut de « profession » l'auteur, en considération des progrès déjà réalisés, garde un certain optimisme. Il s'agit dans un premier temps d'accrocher le rapprochement de toutes les formations d'enseignants pour qu'elles ne constituent plus qu'une seule profession, unifiée. La conviction de l'auteur est la suivante : « Plus on réussira à lier théorie et pratique, à renforcer l'éthique professionnelle et l'autonomie des enseignants, à accroître l'indépendance des écoles et à développer une administration scolaire au service de l'école, plus on fera progresser la professionnalisation. Jusqu'à quel point peut-on développer ce processus et peut-on parvenir à un statut de "profession" à part entière, c'est ce que l'avenir nous apprendra ». Si l'activité enseignante a beaucoup à gagner d'un rapprochement avec les « professions », il est sûr qu'elle se distingue de celles-ci par son type de responsabilité par rapport à la société : elle contribue à former les représentations mentales et les attitudes des nouvelles générations et les pouvoirs publics ne peuvent s'en

désintéresser. L'auteur termine en soulignant « *le rôle que pourraient jouer les associations professionnelles dans l'évolution du statut des enseignants* ».

Le rapport de l'enseignant allemand à l'État, dans les différents Länder évoque par bien des points la situation de l'enseignant français (statut de fonctionnaire, État centralisé). Le rôle des syndicats d'enseignants est peut-être plus important en France, bien qu'il soit encore traditionnel.

Michèle TOURNIER  
Chargée de recherche à l'INRP

WOODS Peter (1990). — *L'ethnographie de l'école*. Paris : Armand Colin. — 175 p.

Sous le titre « *L'ethnographie de l'école* », la Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation publie chez Armand Colin sept articles (écrits entre 1984 et 1987) de Peter Woods, figure majeure du courant qui s'attache, en Grande-Bretagne, à la mise en œuvre d'une démarche ethnographique sur le terrain de l'école, à partir principalement de la référence interactionniste issue de l'école de Chicago.

L'approche qualitative, référée philosophiquement à la phénoménologie, amène P. Woods à s'intéresser à la notion de *point de vue* des acteurs. Par exemple, analysant les incidents perturbateurs dans une classe, il s'attache d'abord à savoir qui les définit comme tels. On pourra donc mettre en évidence une véritable « culture d'enfants », en tant qu'interprétation cohérente du monde, dans une perspective proche de Mehan ou de Mc Kay, donc de l'ethnométhodologie.

Les perspectives des différents acteurs amènent à une définition des situations scolaires fondée sur les *interactions* qui régissent la réalité de la vie de la classe. L'observateur doit donc se poser d'abord la question « qu'est-ce qui se passe ici ? », i.e. observer comment chaque acteur interagit, construit ses stratégies propres, envisage la situation sociale selon ses perspectives personnelles. Et c'est ce regard, d'ordre sociologique, qui permet de comprendre des attitudes apparemment incohérentes, ou incompréhensibles à la lecture seulement pédagogique de la classe.

Il s'agit bien ici d'une sociologie qualitative, faisant clairement apparaître, à travers l'étude des interactions concrètes, qu'on ne peut se contenter d'un déterminisme culturel total pour appréhender la réalité du monde de l'école, des stratégies et même des cursus.

C'est pourquoi P. Woods insiste, dans deux des articles présentés, sur *l'histoire de vie et l'autobiographie* comme outils de connaissance des pratiques enseignantes. La mise en avant de la subjectivité et de la relation dans l'élucidation des stratégies individuelles pose alors la question de l'attitude du chercheur.

Ainsi que l'auteur y a longuement insisté dans une interview qu'il m'a accordée en décembre 1990 à l'Open University, une des particularités majeures de l'ethnographie interactionniste est *l'observation participante*, au sens où le chercheur s'emploie à « faire partie du scénario », à pénétrer la situation de manière à partager les points de vue des différents acteurs.

Cette approche interroge donc, ainsi qu'il est présenté dans le dernier article, *les pratiques pédagogiques et la formation des enseignants*. L'exploration des détails de la vie de l'école, telle qu'elle est vécue par les professeurs et les élèves, donne un éclairage radicalement différent d'une approche classique fondée seulement sur la transmission des connaissances. P. Woods, lors de cette même interview, me rappelait que l'initiation à ce regard d'ordre sociologique fait partie intégrante de la formation des enseignants en Grande-Bretagne, ce qui manque à l'évidence en France aujourd'hui.

Ancien enseignant lui-même, P. Woods se propose de dépasser la coupure bien connue entre chercheurs et praticiens, et de « jeter un pont », grâce à cette approche descriptive de la réalité de l'école, entre pédagogues et sociologues, entre les savants et les gens du terrain. La formation des enseignants serait plus efficace pour leur pratique future, ainsi d'ailleurs qu'en formation continue, si la démarche ethnographique, i.e. un regard sur ce qui se passe réellement entre les acteurs de la société scolaire, faisait partie intégrante de la conception et de la pratique du métier d'enseignant.

Ce recueil d'articles permettra donc au public français d'avoir accès à une introduction assez éclairante de la démarche ethnographique telle qu'elle existe aujourd'hui en Grande-Bretagne, et pourra alimenter des réflexions d'actualité, au moment où se mettent en place les IUFM.

On regrettera toutefois certaines imperfections :

— une traduction parfois approximative, avec profusion de mots anglais cités pour faire preuve, et en particulier une longue digression préliminaire débouchant sur une interprétation exagérément philosophique, d'ailleurs réfutée devant moi par P. Woods lui-même lors de l'interview déjà citée ;

— une bibliographie référée à un seul des sept articles, et présentée de manière ambiguë comme s'il s'agissait d'une bibliographie générale, ce qui déstabilise l'ensemble des références ;

— pas de justification sur le choix des articles, ce qui fait qu'on ne sait pas si l'ensemble constitue un résumé de la pensée de P. Woods, ou un choix des traducteurs. Par exemple, l'un des articles se compose d'une polémique, interne à l'ethnographie anglaise, entre P. Woods et M. Hammersley, qui demeure incompréhensible pour le public français non informé ;

— enfin et surtout, une présentation trop vague qui laisse à penser que P. Woods incarne l'ensemble de l'Ethnographie de l'école en Grande-Bretagne, alors qu'il a longuement insisté devant moi (1) sur le point qu'il ne représente, à coté d'autres versions tout aussi florissantes, que le courant interactionniste et participationniste.

Il y a donc ici un vrai risque de contre-sens qui grève lourdement la valeur informative et scientifique de l'ouvrage par rapport au public français.

Malgré ces difficultés, qui font parfois penser à un ouvrage écrit trop vite et sans assez des nécessaires vérifications auprès de l'auteur, cet ouvrage fait bien apparaître une problématique, peu connue en France, d'analyse de l'école comme lieu de stratégies interactives de ses différents acteurs, et une démarche cherchant à rapprocher, à travers l'approche descriptive du terrain, les chercheurs et les praticiens du monde scolaire.

En ce sens, ce recueil d'articles est extrêmement opportun dans le contexte actuel, dans la mesure où il permet, en interrogeant la pédagogie à l'aube d'une sociologie descriptive et qualitative, de poser l'urgence en France d'une conception holistique de la formation des enseignants, qu'on pourrait référer, dans une perspective globalisante, à la notion d'*ingénierie de la formation*.

Patrick BOUMARD

ENNA d'Antony

Professeur associé à l'INRP et à Paris VIII

---

(1) Cf. « Entretien entre P. Woods et P. Boumard », in *Pratiques de formation*, numéro consacré à l'ethnographie de l'éducation, Paris VIII, février 1991.